

## Recherches sociographiques



# L'étranger de race et d'ethnie dans le roman

Antoine Sirois

Volume 23, numéro 1-2, 1982

Imaginaire social et représentations collectives, I. Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055981ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055981ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

L'étranger de race et d'ethnie dans le roman québécois

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sirois, A. (1982). L'étranger de race et d'ethnie dans le roman. *Recherches sociographiques*, 23(1-2), 187–204. <https://doi.org/10.7202/055981ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1982

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**Érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## L'ÉTRANGER DE RACE ET D'ETHNIE DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS

« La littérature a été avant tout un instrument de combat social ou politique, un refuge, une soupape de sûreté. Rendre compte de la littérature canadienne-française c'est, dans une large mesure, récapituler l'aventure de la collectivité humaine pour qui elle a été un cri ou une évasion. »<sup>1</sup>

Jean-Charles FALARDEAU

Le texte qui suit découle d'un projet<sup>2</sup> assez vaste qui se proposait d'analyser le personnage de l'étranger dans les romans québécois, négro-africains et maghrébins de 1918 à 1974. Si la date de départ correspondait à un moment de mutation profonde dans le monde et au Québec — la première guerre —, elle correspondait aussi à une période d'évolution des littératures négro-africaines et maghrébines.

Le choix de ces trois littératures reposait sur le fait qu'elles émanaient d'anciens pays colonisés qui ont tous vu, à un moment de leur histoire, leur territoire envahi par des étrangers à leur milieu et à leur culture et qui en ont ressenti une frustration. Ce trait commun a suscité dans la littérature romanesque la création de personnages non indigènes, surtout d'un type qui s'est présenté sous de nombreux visages : celui du colonisateur, de l'exploiteur, du dominateur, en un mot du perturbateur par excellence. Dans une seconde étape de la recherche, il sera fructueux de comparer la perception de l'étranger dans les trois corpus romanesques en question. Nous ne présenterons ici que l'étranger dans la littérature québécoise.

---

1. Jean-Charles FALARDEAU, *Notre société et son roman*, Montréal, HMH, 1967, p. 48.

2. Projet F.C.A.C. Pour la partie québécoise du projet, l'équipe comprenait, outre l'auteur, les étudiants suivants : André Beauchesne, Pierrette Robillard, Maureen Hillman, Ginette Morin, Gilles Légaré, Nicole Lafrance, Marc Genest. Leur contribution à la recherche est à la source de cet article.

Pour cerner ce corpus déjà très vaste, près de mille romans, nous n'avons d'abord retenu que les œuvres composées d'un seul récit et d'au moins une centaine de pages. Comme il s'agissait d'inventorier l'imaginaire québécois francophone, dans sa vision de l'étranger, nous n'avons ensuite conservé que les auteurs nés au Québec afin d'éviter toute ambiguïté. Nous traitons uniquement de l'étranger de race (caractères physiques), d'ethnie (langue et culture), ou de celui qui est perçu comme tel parce qu'il s'est assimilé aux valeurs étrangères. Nous l'avons défini comme suit : un personnage physique ou moral, donc individu ou groupe, qui n'appartient pas au groupe et qui le trouble positivement ou négativement, personnage qui, en d'autres mots, perturbe son système de valeurs. Nous n'avons donc pas retenu les personnages comme celui du Survenant, dans le roman du même nom, qui troublait un autre milieu, mais du même groupe ethnique. Nous avons aussi exclu les Indiens, comme il seyait, car nous sommes aussi des étrangers pour eux. Si nous n'avons retenu dans la définition que les perturbateurs, nous avons considéré dans certains cas, qui seront indiqués de façon claire, les étrangers non perturbateurs significatifs, c'est-à-dire qui n'avaient pas un caractère purement épisodique. La grille d'analyse est largement inspirée par l'article de Philippe Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnage »<sup>3</sup> mais simplifiée et adaptée pour répondre aux besoins d'une étude portant sur une masse énorme de romans. Après avoir dégagé l'état civil du personnage : nom, âge, état, etc., nous retenons ses appellations, ses qualifications physiques et morales, ses types d'action, ses attitudes, ses relations avec les principaux protagonistes, avec le héros en particulier. Nous transcrivons tous ces aspects pour nous assurer de la cohérence de l'ensemble et pour bien dégager les caractéristiques essentielles du type étranger. Nous relevons ensuite l'ampleur et surtout la nature de son rôle dans le récit, s'il était adjuvant ou opposant par rapport au héros ou s'il était perçu positivement ou négativement par le narrateur ou ses porte-parole. Le point de vue retenu, bien entendu, par rapport à l'étranger, est celui du narrateur. Enfin, nous avons tenté d'établir l'importance du facteur « étranger » par rapport aux autres thèmes. Dans le développement qui suit, nous nous proposons de montrer l'ampleur quantitative de la production touchant à l'étranger, l'importance du thème comme tel et du rôle assigné au personnage dans le récit, le genre de roman où on le trouve. Nous décrirons ensuite l'origine ethnique des étrangers, leur profession ou métier et tenterons de dégager, à partir des descriptions physiques et morales brossées par les romanciers, les types ou stéréotypes qui meublent l'imaginaire québécois et le rôle qu'on leur fait jouer. Nous garderons une perspective synchronique et diachronique. Après cette partie sémiologique, qui relève de l'analyse interne des œuvres, nous tenterons de formuler une explication englobante en plaçant les romans

---

3. *Littérature*, 6, mai 1972: 86-110.

dans un contexte plus large, historique, social, économique, l'œuvre littéraire étant pour nous un produit de la société.

Nous retenons deux grandes étapes, celle d'avant 1960 et celle d'après, à cause de toutes les transformations qui ont marqué cette époque en Afrique comme au Québec. Nous subdiviserons quand même la première étape en deux tranches, soit de 1919 à 1939, période d'entre-deux-guerres, et de 1939 à 1959, période de guerre et d'après-guerre jusqu'à la Révolution tranquille. Cette façon de procéder nous semble permettre des comparaisons intéressantes.

### *1919-1959*

Dans la première période qui s'étend de 1919 à 1959, le corpus, retenu et dépouillé en grande partie, compte 520 romans. Sur ce nombre, nous en avons relevé 102, soit plus de 19%, comportant des étrangers significatifs. De ceux-ci, 60 contenaient des étrangers perturbateurs, c'est-à-dire des personnages, comme nous l'avons indiqué ci-haut, qui venaient positivement ou négativement troubler le système de valeurs des Québécois. C'est dire que les étrangers, dans plus de la moitié des romans qui en comportent, affectent les autochtones. Si nous partageons cette première partie en deux tranches, nous constatons que dans la première (1919-1939), il y a 29<sup>4</sup> romans avec perturbateurs contre 13 avec non-perturbateurs, tandis que dans la deuxième (1940-1959), et ceci pour une production littéraire qui ne cesse de croître, il y en a 32 avec perturbateurs contre 28 avec non-perturbateurs, ce qui semble indiquer que, dans cette deuxième période, la présence de l'étranger heurte moins que dans la première. Nous pouvons nous demander si les romans avec étrangers significatifs sont plus nombreux à certains moments. Dans l'immédiat après-guerre, en 1946 et 1947, nous en relevons 4 et 5 et, en 1948, 10 (dont 4 perturbateurs), alors que nous en comptons 1, 2 ou 3 le reste du temps. À remarquer aussi que nous rencontrons 6 romans avec étrangers perturbateurs en 1959, le nombre le plus élevé depuis 1919.

Pour jauger l'importance du phénomène « étranger », nous pouvons aussi nous demander si le thème de l'étranger est primaire ou secondaire dans les romans avec étrangers perturbateurs et si, dans les mêmes ouvrages, les personnages étrangers ont un rôle primaire ou secondaire. Pour la partie 1919-1959, le thème de l'étranger est majeur dans 37 cas sur 60 et le rôle est primaire dans 42 cas. Quand, à ces dernières statistiques, nous ajoutons le pourcentage assez élevé de 19% de romans avec étrangers significatifs signalé plus tôt, nous pouvons conclure à l'importance certaine de l'étranger dans la

---

4. Le lecteur voudra bien excuser l'usage de nombreux chiffres qu'il trouvera ici, chiffres qui ont un caractère relatif en littérature. Il pourra y voir des tendances qui servent à fonder et à nuancer les appréciations.

première partie, mais seule une comparaison avec les littératures négro-africaine et maghrébine nous permettra d'en évaluer le degré. En comparant de nouveau les deux tranches de la première partie, nous remarquons que de 1919 à 1939 le thème est majeur dans 21 romans sur 28 et le rôle primaire dans 21 sur 28 également, alors que de 1940 à 1959 le thème est majeur dans 16 cas sur 32 et le rôle primaire dans 21 cas sur 32. Quand nous ajoutons à ces chiffres le nombre relativement plus élevé de perturbateurs dans la première tranche (29 contre 13 non-perturbateurs) que dans la deuxième (32 contre 28 non-perturbateurs), nous sommes amené à conclure que l'étranger comme thème, comme rôle et comme facteur de perturbation est plus important de 1919 à 1939 que de 1939 à 1959, ce à quoi nous devons essayer de trouver une raison dans la partie explicative.

Les étrangers perturbateurs se retrouvent dans plusieurs genres de romans. Les romans du terroir et les romans historiques, ceux-ci concentrés surtout entre 1921 et 1927, constituent les deux genres les plus caractéristiques jusqu'en 1939 et ils comptent chacun une dizaine de perturbateurs. Les deux romans de reconquête économique en 1922 et en 1923, de Harvey et de Paquin, en comptent évidemment. Nous en retrouvons encore dans les romans d'aventures, dans les récits de guerre qui ont suivi le deuxième conflit mondial et dans les romans psychologiques. Un très grand nombre des romans de cette période sont d'ailleurs empreints de nationalisme. Les affrontements de valeurs revêtent des formes diverses, souvent négatives : conflit armé, lutte contre les trusts étrangers, résistance face au bel étranger ou à la belle étrangère, ou parfois positives : encouragement, soutien ou conversion d'étrangers dans la rencontre des valeurs.

Après ces considérations de caractère plus général sur le phénomène « étranger », nous en venons à l'analyse des personnages eux-mêmes dont les deux tiers dans l'ensemble sont des hommes. Quelle est l'origine ethnique des étrangers, toujours dans la même période 1919-1959? Nous trouvons des Britanniques, des Canadiens anglais, des Américains, des Français, des Juifs (identifiés comme tels), des Polonais, des Allemands, parmi les plus nombreux. Dans l'ordre d'importance, si on regroupe Britanniques et Canadiens anglais, ceux-ci dominent nettement en nombre. Les auteurs ne nous permettent pas toujours de distinguer les anglophones par l'origine. À cause de ceci et par commodité, nous distinguons les Anglais, comprenant les Britanniques, peu nombreux, et les Canadiens anglais, et les Américains. Si nous embrassons perturbateurs et non-perturbateurs, les anglophones, comprenant Anglais et Américains, fournissent le plus fort contingent d'étrangers, comme individus ou groupes, soit 61 sur 115 relevés. Les Français viennent en second avec 25, suivis des Juifs, 6, des Polonais et des Allemands à quelques unités. Quand on retient les perturbateurs seuls, l'ordre demeure le même, sauf interversion entre Polonais et Allemands, ce qui donne : anglophones 45, Français 12, Juifs 4 et

autres 15. A tous ces groupes, il faut ajouter les Canadiens français assimilés au nombre de 9 et les Franco-Américains assimilés au nombre de 4. Ces assimilés, qui revêtent une importance particulière durant la première période, sont de façon générale à la solde des Anglais ou des Américains. Si nous nous interrogeons sur la quantité des étrangers perturbateurs, par rapport au nombre global d'étrangers significatifs, les anglophones sont perturbateurs à 45 sur 61, soit en grande majorité, les Juifs dans 4 cas sur 6, tandis que les Français ne le sont que dans 12 cas sur 25. Les allophones se partagent en deux et les assimilés sont tous perturbateurs.

Quels métiers ou professions exercent les étrangers ? Cette indication est généralement donnée pour les hommes et rarement pour les femmes qui sont dans l'ensemble épouse de, fille de. Comme les occupations sont liées à la nationalité et font partie de l'image de l'étranger, nous les avons groupées selon l'origine ethnique des personnages. La majorité des Anglais appartiennent au monde des affaires et occupent un poste de commande : propriétaires ou présidents de compagnies, financiers dans divers domaines, représentants de compagnies, officiers, gérants ou contremaîtres. Quelques-uns sont soldats, employés de bureau ou cultivateurs. Dans les professions, on ne découvre qu'un ingénieur. Le seul ouvrier agit comme président du syndicat. Les Américains occupent les mêmes postes supérieurs dans l'industrie ou le commerce et les narrateurs aiment souvent signaler qu'ils sont millionnaires ou riches. Mais on en relie aussi quelques-uns aux sciences ou à la publicité. Les connotations d'argent, de pouvoir, de sciences et de communications semblent bien rattachées au monde anglophone. Les occupations des Français ne touchent pas du tout aux affaires. Elles ont trait à l'enseignement universitaire, à la littérature, aux arts, sauf dans le cas de deux cultivateurs et d'un valet. On relie les Juifs au commerce et à l'industrie et l'un au marxisme, comme chef syndicaliste. On ne discerne qu'un seul autre groupe significatif, celui des Canadiens français assimilés qui ont comme trait commun, dans 5 cas sur 7, de travailler pour des compagnies anglophones comme administrateurs, notaires ou gardiens par exemple.

Les qualifications physiques ou morales contribuent, avec l'occupation, à fonder le type de l'étranger et elles semblent correspondre à la situation sociale qu'on lui prête. Le mâle anglophone, en général, on le décrit comme beau, grand, fort, viril, énergique, athlétique. Au moral, on lui reconnaît aussi des qualités correspondant à sa réussite économique : intelligence, initiative, hardiesse, habileté en affaires, esprit pratique, esprit d'entreprise, tact, entregent et politesse, mais aussi on le trouve hypocrite, rusé, arrogant, hautain, exploiteur, profiteur, dominateur, amant de l'argent et des affaires, avec certains vices à l'occasion : ivrognerie, égoïsme, débauche. Dans les descriptions de personnages, les auteurs font une distinction de sexe et parfois de groupe. Ils sont partagés pour l'Anglaise entre sa beauté, son visage de poupée, sa

blondeur et son manque de tenue féminine, mais pour l'Américaine ils font l'unanimité : c'est la belle séductrice mince, blonde, élégante, jolie, même splendide, envoûtante, aguichante, spontanée, chaleureuse, à l'œil enjôleur et aux gestes languissants. Ceci posera des problèmes d'interprétation. Quant aux Français et aux Françaises, on leur accorde l'élégance, la culture et le brillant. Les écrivains réservent aux Canadiens français et aux Franco-Américains assimilés la somme de leurs sarcasmes. Trois jouissent du privilège de la beauté des anglophones, mais les autres, sauf un qui se « convertira » éventuellement, peuvent avoir des traits grossiers ou le crâne étroit. Au moral, il convient d'énumérer ici tous les défauts dont on les accable pour bien saisir le mépris qui les entoure : arrogant, buté, bilieux, sans juste raisonnement, mou et traître, arrogant et traître, traître et vaurien, orgueilleux, fourbe, parvenu, cynique, beau parleur, à l'esprit d'intérêt. Retenons ce portrait brossé par Lionel Groulx du fils anglicisant de Maud et Jules de Lantagnac dans *L'Appel de la race* : « À mesure que le cadet avançait en âge, les traits saxons s'accusaient plus fortement dans la figure et par tout le corps du long adolescent... La barre du front se faisait plus raide, la moue des lèvres plus arrogante » (p. 127). « Quelle imprécision malade, quel désordre de la pensée, quelle incohérence de la personnalité intellectuelle : une sorte d'impuissance à suivre jusqu'au bout un raisonnement droit... » (p. 68).

La seule Canadienne française dans cette situation est traitée de nonchalante, de relâchée, de débraillée, de frou-frou et de sans gêne et la seule Franco-Américaine, d'évaporée. Voilà comment les romanciers fusillent les traîtres. Les Juifs projettent aussi une certaine image traditionnelle comme des êtres rusés, fourbes, usuriers, sales si on retient les étrangers significatifs ; deux ont droit à un portrait plus sympathique et cela dans la deuxième tranche de 1939 à 1959. Signalons que les Anglais qualifiés positivement appartiennent en majorité à cette période également.

Les aspects de la description traités jusqu'ici convergent vers un élément central : le rôle accordé par l'auteur à l'étranger dans son récit. Est-il adjuvant, support, aide pour le héros ou le milieu canadien-français, ou opposant, nuisance ? Est-il perçu positivement ou négativement par le narrateur ? Nous nous limitons ici au seul étranger perturbateur. Parmi les 60 romans de cette partie, 12 comportent seulement des étrangers sympathiques et 33 uniquement des étrangers antipathiques. Il est intéressant de savoir à quel groupe appartiennent les uns et les autres. Les Anglais, pour les trois quarts des personnages, se logent chez les opposants. Ceux qui sont sympathiques se regroupent en majorité dans la deuxième tranche, surtout de 1945 à 1959, après le deuxième conflit mondial. Les Américains sont opposants aux deux tiers et les Français, adjuvants dans une même proportion. Les Canadiens français et les Franco-Américains assimilés sont tous considérés comme opposants, sauf celui qui reviendra aux valeurs québécoises. Les Américains, comme personne

morale, constituent le milieu fascinant, maudit ou perversificateur par excellence pour le Canadien français. Le « déserteur », Pierre Giroir, par exemple, dans le roman intitulé *L'Erreur de Pierre Giroir* (1925) de Joseph Cloutier, quitte sa ferme pour les États-Unis afin de faire fortune et reçoit la punition exemplaire. Trois de ses filles, empoisonnées par l'atmosphère des usines, meurent, lui-même « ruiné par le travail et le chagrin n'est plus qu'une épave humaine » (p. 217) ; sa femme décède et même le fils demeuré au pays encourt la calamité des siens. Il s'abandonne à la drogue qui le fera aussi mourir. C'est un Canadien français déjà assimilé par les valeurs américaines : « mis comme un monsieur de la ville », « breloque et bague d'or », « beau parleur », « cynique » (pp. 95-96-97), qui servira d'intermédiaire.

Dans cette première partie qui s'étend de 1919 à 1959, nous avons observé dans les romans une présence étrangère relativement importante, perturbatrice, en majorité anglophone. Celle-ci, typée dans ses occupations, ses qualités physiques et morales, trouble négativement le milieu canadien-français, constitue une opposition dans sa quête. Mais entre 1945 et 1960, on dresse de l'anglophone une image plus positive, on lui attribue un rôle plus sympathique, comme on le fait aussi pour le Juif.

#### 1960-1974

Comme pour la première période, nous avons dépouillé la grande partie des romans de 1960 à 1974 rédigés par des auteurs nés au Québec, soit 470. On constatera que la production globale romanesque de ces quatorze années est aussi importante quantitativement que celle des quarante années antérieures. De ce corpus, nous avons relevé 88 romans avec étrangers significatifs, dont 53 contiennent des perturbateurs. Les 18% d'étrangers significatifs de la deuxième période correspondent bien aux 19% de la première. Si nous poursuivons la comparaison, nous observons aussi que la période actuelle compte une majorité de romans avec étrangers perturbateurs parmi les œuvres avec étrangers significatifs, comme dans la première tranche (1919-1939) de la première période, alors que de 1939 à 1959, le nombre de romans avec étrangers non perturbateurs était à peu près égal à celui des romans avec étrangers perturbateurs. Nous avons déjà déduit que de 1939 à 1959 la présence étrangère paraît moins bouleversante. Si nous nous arrêtons à l'évolution des romans, année après année, nous constatons que de 1960 à 1974, l'année 1965 produit 9 romans avec étrangers significatifs et les années 1969, 1970, 1972, 1973, 1974 en produisent respectivement 7, 8, 9, 11, 8 par rapport aux autres années avec 1, 2 ou 3. Dans cette effervescence de 1969 à 1974, nous retrouvons 26 des romans avec étrangers perturbateurs sur les 53, soit la majorité regroupée en 5 ans sur les 14. Pour jauger encore l'importance du phénomène « étranger », nous pouvons signaler que dans 28 romans le thème « étranger » est majeur et que dans 31 le rôle est primaire, donc dans une majorité des 53. Nous devons



indiquer cependant un aspect particulier, pour lequel nous ne pourrions pas donner une explication : en 1973 et en 1974, 9 fois le thème est mineur, sur 12 romans, et 9 fois le rôle est secondaire alors qu'on observe une plus grande répartition dans les années antérieures.

En comparant de nouveau avec la première période, nous constatons que les thèmes sont en majorité majeurs dans celle-ci comme dans l'autre et que les rôles sont en majorité primaires, mais dans une proportion quand même plus grande de 1919 à 1959.

Les genres en vogue rencontrés durant la première période ont éclaté durant la deuxième, bien que l'évolution ait été amorcée antérieurement à 1960. C'est la disparition à peu près complète du roman historique et du roman du terroir. Les personnages étrangers figurent maintenant dans un large éventail de genres. Mais nous retrouvons quand même un bon nombre de romans psychologiques ou à caractère social et des romans politiques, surtout depuis 1965. Le roman lui-même, comme on le sait, est modifié par des formes nouvelles d'écriture. Les romanciers caricaturent moins leurs personnages, les étrangers comme les autres. Plusieurs romans à caractère onirique rendent aussi plus complexe l'analyse des personnages. Nous avons retenu ceux qui nous paraissaient suffisamment caractérisés. Les étrangers, comme l'indiquait souvent leur occupation, habitent toujours la ville, au point où on peut faire fréquemment une association entre ville, États-Unis, industrie, commerce et étranger.<sup>5</sup> Phénomène du temps, la proportion des femmes étrangères perturbatrices s'est accrue dans la deuxième période, au point où celles-ci sont plus nombreuses de façon absolue entre 1960 et 1974 qu'entre 1919 et 1959.

Quelle est la provenance ethnique des personnages étrangers depuis 1960 ? Si nous retenons tous les étrangers significatifs, nous comptons encore une majorité d'anglophones (42), suivie des francophones (23), des Italiens (12), des Juifs (8) et des Noirs de divers pays (8). Les Italiens et les Noirs apparaissent pour une première fois de façon importante. Quelques autres sont polonais, allemands, yougoslaves, hongrois, grecs, syriens. Quand on ne retient que les perturbateurs, les anglophones s'imposent toujours avec 27, suivis des francophones avec 16, des Italiens avec 8 et des Juifs avec 6. Les assimilés canadiens-français et franco-américains tombent à 4, de 13 qu'ils étaient auparavant. En nombre absolu, nous comptons plus d'étrangers perturbateurs dans la deuxième période que dans la première, 89 par rapport à 85, et le nombre des anglophones, tout en demeurant important, le plus important, obtient une

---

5. « Tout cela, c'est Montréal, l'étranger, l'endroit où il avait découvert avec accablement et stupeur, l'année de l'exposition universelle, à voir tant de touristes de toutes les couleurs et de toutes les langues et les cartes de bonheur de tant de pays, à quel point lui et les siens étaient fragiles, exposés, mal embarqués dans le bateau du confort nord-américain payé à tempérament, avec une fausse aisance. » (André LANGEVIN, *L'Élan d'Amérique*, p. 120.)

place relativement moins élevée depuis 1960 par rapport aux autres groupes auxquels se sont joints Italiens et Noirs.

Dans la dichotomie perturbateurs/non-perturbateurs, la majorité des personnages anglophones se rangent dans les perturbateurs comme avant, bien qu'en proportion moindre : 27 sur 42 étrangers significatifs anglophones, par rapport à 45 sur 61, alors que les francophones (français et belges) se montrent proportionnellement plus perturbateurs : 16 sur 23 par rapport à 12 sur 25. La majorité des nouveaux arrivants, Italiens et Noirs, rejoignent les perturbateurs — ce qui ne les classe pas nécessairement parmi les opposants comme nous l'avons vu.

Les occupations par groupe ethnique, et il s'agit généralement des occupations des hommes, car les auteurs n'indiquent pas plus qu'auparavant celles des femmes, s'annoncent comme suit. Les Anglais règnent toujours dans les postes de commande, dans les affaires d'abord, mais on les trouve aussi dans l'enseignement et aux études dans les universités ; les Américains apparaissent aussi comme propriétaires, mais ils apparaissent surtout maintenant comme professionnels : médecins, ingénieurs, ou comme comédiens. On trouve même un cultivateur. Les Français gardent encore des liens avec les tâches culturelles ou professionnelles, mais exercent aussi des métiers comme celui de pêcheur ou bûcheron. Nous remarquons même une maquerelle et une maîtresse de bordel. Les Juifs changent peu leur image occupationnelle, sauf dans le cas d'un ingénieur. Les romanciers réservent aux Italiens des tâches plus humbles d'ouvrier, de restaurateur, de chauffeur — y compris celles de prostituée et de chef de bande. Quant aux Canadiens français assimilés, dont nous parlent trois romans seulement dans cette deuxième partie, ils travaillent toujours pour des anglophones, sauf un scientifique. Plusieurs romanciers déplorent maintenant l'assimilation de l'ensemble de leurs compatriotes aux valeurs américaines, comme en témoigne bien la citation suivante tirée du *Nez qui voque* de Réjean Ducharme :

« Qui, au Canada, n'est pas de la race des hot-dogs, des hamburgers, du bar-b-q, des chips, des toasts, des buildings, des stops, du "Reader's Digest", de "Life", de la Metro-Goldwyn-Mayer, du rock'n roll et du bouillie-bouillie? Qui d'entre nous, mes frères, n'est pas un apôtre de Popeye, de Woody the Woodpecker, de Naked City, de Cité sans voiles, de Father Knows Best, de Papa a raison, de Simon Templar, de la Dodge, de la Plymouth, de la Chrysler, des voies surélevées, des carburateurs enrhumés, du watusi, du cha-cha-cha, du Coca-Cola, du Seven-Up, de Jerry Lewis et de Tcharles Boyer? Qui, ici, a le courage d'aller casser la gueule aux chanteurs payés par les vendeurs de Pepsi, chanteurs qui chantent ni plus ou moins que nous sommes de la génération Pepsi? » (P. 122.)

Trouvons-nous depuis 1960 des descriptions physiques et morales similaires à celles de la première période? Plusieurs romanciers décrivent encore les hommes anglophones comme beaux, grands, virils, musclés, mais savent introduire des nuances et osent les voir comme petits, laids, raides et parler même d'un émasculé. Les femmes anglophones n'ont pas perdu leur charme :

belles ou ravissantes, aguichantes et charmeuses comme Patricia, anglo-juive, dans *Le Couteau sur la table* de Jacques Godbout ou comme Molly dans *La Guerre, yes sir!* Ethel, la Juive, est ravissante aussi dans *Ethel et le terroriste* de Claude Jasmin. Nous ne pouvons pas dégager un type physique pour les Français, mais les Françaises, plus nombreuses depuis 1960, exercent une attirance physique par leur beauté et leur élégance. Ainsi les voient, par exemple, Maurice Gagnon dans *Entre tes mains* ou André Laurendeau dans *Une vie d'enfer*. Plusieurs autres étrangères de groupes ethniques différents séduisent aussi. Les Noirs sont beaux, hommes ou femmes. On ne trouve plus rien sur le physique du Juif. Du côté des qualités morales, les auteurs accolent encore à la majorité des anglophones des épithètes plutôt négatives, mais n'établissent pas de constantes ; ainsi pour les Américains et les Juifs. Ils n'épargnent pas encore une fois les quelques Canadiens français assimilés retrouvés dans trois romans, dont celui de Charlotte Savary, *Le Député* (à Ottawa !).

Enfin, nous en venons au rôle des étrangers de 1960 à 1974. Au nombre des 53 romans avec étrangers perturbateurs, 18 ne comportent que des opposants et 17 que des adjuvants. Comme les romanciers sont devenus plus nuancés, nous trouvons des romans avec et des « bons » et des « méchants », ce qui fait 25 romans avec des sympathisants en totalité ou en majorité, 21 avec des opposants en totalité ou en majorité et 7 avec un nombre égal des deux. Si nous faisons le compte avec les personnages eux-mêmes : 54 opposants, 45 adjuvants. Les Anglais se retrouvent en grande majorité chez les opposants : 16 sur 20, les Américains aussi, mais dans une proportion moins grande : 5 sur 8, et les Juifs : 4 sur 7. Une légère majorité de Français, 7 sur 13, et d'Italiens : 3 sur 5, avec 2 cas ambivalents, se rangent dans les adjuvants. Les assimilés, il va sans dire, s'opposent. Nous n'observons pas d'années où l'un ou l'autre parti domine, sauf que les sympathisants semblent plus rares en 1971 et en 1972. Nous constatons, sur le plan des rôles, une véritable évolution depuis 1960 par rapport à 1919-1959. Dans la première période, seulement 12 des 60 romans ne contenaient que des adjuvants, par rapport à 17 sur 53 dans la deuxième, et les romans ne contenant que des opposants passent de 33 dans la première à 18 dans la deuxième, ce qui nous paraît indicatif d'une vision beaucoup plus positive des étrangers chez les romanciers. Nous en trouvons encore confirmation dans un nombre accru de personnages adjuvants, soit 45 pour 53 romans par rapport à 35 pour 60 et une diminution d'opposants qui passent de 70 à 54, statistiques qu'il faut toujours voir comme des tendances. Mais si nous considérons les opposants en tant que rattachés à des groupes ethniques, les romanciers les recrutent d'abord et avant tout chez les Anglais, qui nous semblent encore perçus plus négativement encore dans la dernière période, aux quatre cinquièmes par rapport aux deux tiers, et chez les Américains qui gardent leur cote négative antérieure. Rappelons cependant ce que nous avons signalé pour la deuxième tranche de la première période, soit de 1939 à 1959 : les Anglais et les Américains et les Juifs avaient droit à une image plus positive,

surtout de 1945 à 1959. Mais ils retrouvent depuis 1960 l'image négative de 1919 à 1939. Les femmes anglophones, cependant, gardent, en toutes les périodes, une attirance physique.

### *Étranger et idéologie*

Pouvons-nous établir un rapport entre l'image que les romanciers nous présentent et les idéologies qui ont régné chez la majorité des intellectuels du même temps ? Nous avons été frappé, sinon étonné, de l'importance qualitative et quantitative de la présence anglophone dans le roman et de la vision négative qu'entretiennent généralement pour elle les romanciers, et ceci dès l'année 1919 qui marque le début de notre recherche. Les intellectuels, en majorité, dans les années vingt, entretiennent toujours l'idéologie de conservation élaborée au XIX<sup>e</sup> siècle et qui tend à préserver les valeurs traditionnelles face à la menace anglophone. L'opposition contre « les Anglais » vient tout juste d'être exacerbée par deux événements, les sérieuses restrictions du gouvernement d'Ontario pour l'enseignement du français en 1913 et le décret du service obligatoire dans la guerre mondiale. « Jamais, comme le signale Jean-Charles Falardeau, la tension entre Français et Anglais au Canada n'aura été aussi aiguë. »<sup>6</sup> L'abbé Lionel Groulx et l'*Action française*, fondée en 1917, contribuent avec bien d'autres à défendre les valeurs en cause. La revue, qui se veut la voix du Canada français, voit celui-ci comme politiquement menacé et économiquement inférieur. D'autres événements ne manquent pas de faire sentir le poids de cette situation. Les Britanniques et ensuite les Américains établissent dans le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle leur domination économique au Québec comme au Canada. Les Britanniques détenaient, en 1900, 85% des investissements étrangers au Canada. Les Américains leur succèdent et en accaparent 61% pour en laisser 36% aux Britanniques.<sup>7</sup> Le Québec tombe de Charybde en Scylla toujours sous domination massive anglophone. Nous comprenons dès lors que les intellectuels canadiens-français, dans leur contestation de ces géants économiques, accordent une importance majeure au personnage étranger anglophone dans le roman, qu'ils le perçoivent comme un perturbateur négatif et qu'ils le décrivent comme propriétaire d'industrie, homme d'affaires, grand, puissant, énergique, dominateur, arrogant et exploiteur. La bascule économique en faveur des Américains à cette époque peut sans doute justifier pourquoi on les perçoit comme particulièrement riches. Nous ne nous étonnerons pas non plus que, dans cette

---

6. Jean-Charles FALARDEAU, « Vie intellectuelle et société au début du siècle : continuité et contrainte », dans : Pierre DE GRANDPRÉ, *Histoire de la littérature française au Québec*, Montréal, Beauchemin, 1968, p. 21.

7. Alfred DUBUC, « Développement économique et politiques de développement : Canada 1900-1940 », dans : R. COMEAU (éd.), *Économie québécoise*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1969, p. 196.

lutte nationaliste intense, les Canadiens français et les Franco-Américains qui collaborent avec l'ennemi soient accablés comme des traîtres. Mais l'idéologie de conservation absorbe les élites à un point tel qu'elles perdent contact avec la réalité existentielle : le bouleversement économique et social qui affecte les Canadiens français qui, de 60,3% ruraux en 1901, le sont à 51,8% en 1911 et à seulement 36% en 1921. Ils sont maintenant aux prises avec la cité industrielle. La minorité qui, comme Édouard Montpetit, perçoit que l'enjeu n'est pas seulement moral mais qu'il est aussi économique, trouve peu d'écho dans le roman. Alors que le roman du terroir bat son plein durant le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, prônant le retour au sol et dénonçant les dangers moraux de la ville et des États-Unis comme dans *Restons chez nous* (1908) ou *L'Appel de la terre* (1919) de Damase Potvin, on ne trouve que deux romans de reconquête économique : *Marcel Faure* de Jean-Charles Harvey (1922) et *Jules Faubert, roi du papier* d'Ubalde Paquin (1923).

On comprendra aussi que les romanciers vont décrire les Français, malgré l'abandon du Canada et la Révolution, de façon plutôt positive. Comme le souligne Jean-Charles Falardeau : « L'acharnement à défendre la langue inspire et absorbe le meilleur de l'activité intellectuelle de cette époque [1900–1930]. »<sup>8</sup> Beaucoup tentent de retourner aux sources françaises. Nous avons même eu droit à la querelle entre les terroiristes et les Parisianistes.<sup>9</sup> Il n'est pas étonnant que les personnages français soient vus dans une option culturelle.

Mais les élites canadiennes-françaises, à cause de l'«omniprésence et omnipotence croissante des cartels américains»,<sup>10</sup> poursuivent jusqu'à la Guerre la lutte contre les trusts anglophones. À l'intérieur de leur doctrine, face à l'étranger menaçant, on discerne aussi un certain antisémitisme qui se manifeste dans le portrait négatif du Juif. Peut-être le percevait-on comme menaçant. La minorité juive, en réalité, s'accroît constamment depuis surtout le début du vingtième siècle et fait sentir sa présence à Montréal, en particulier, où elle se concentre, dans le domaine des affaires. De 7 000 en 1901, elle passait à 58 000 en 1931, et à 71 000 en 1951.<sup>11</sup> Quant aux Italiens perturbateurs, qui apparaissent tardivement, après les années soixante, dans l'univers romanesque, ils se concentrent aussi en grand nombre à Montréal (30 000 en 1951) où ils se sont surtout multipliés après la Deuxième Guerre mondiale. Les sentiments

8. Jean-Charles FALARDEAU, *op. cit.*, (1968), p. 26.

9. Voir : Maurice LEMIRE, « Introduction à la littérature québécoise », dans : *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, II, Montréal, Fides, 1980, pp. xxxi–xliii.

10. Jean-Charles FALARDEAU, « La Crise de croissance de l'entre-deux guerres (1930–1945) », dans : Pierre DE GRANDPRÉ, *op. cit.*, p. 189.

11. Raoul BLANCHARD, *L'Ouest du Canada français*, I, « Montréal et sa région », Montréal, Beauchemin, 1953, pp. 323–327 ; LINTEAU, DUROCHER, et ROBERT, *Histoire du Québec contemporain*, Montréal, Boréal Express, 1979, pp. 61–62.

partagés qu'ils éveillent chez les romanciers pourraient trouver l'explication suivante. Si sympathiques qu'ils puissent être comme Latins et catholiques, ils ont aussi encouru l'ire des milieux nationalistes à l'occasion de conflits linguistiques qui les ont opposés au milieu francophone et dont le débat autour des écoles de Saint-Léonard en 1968 a été une manifestation ouverte.

Nous avons noté dans la description de la deuxième tranche de la première partie, soit de 1939 à 1959, marquée par la Seconde Guerre mondiale, que le nombre de romans avec étrangers perturbateurs et non perturbateurs s'accroissait en 1946, 1947, 1948, ce qui semble correspondre à l'éveil au monde qu'avait suscité l'ampleur du conflit et à l'acquisition d'une « certaine conscience internationale »,<sup>12</sup> comme l'indique Fernand Dumont. Nous avons aussi signalé que durant ces mêmes années (1939–1959) le nombre d'étrangers non perturbateurs était aussi élevé que celui des perturbateurs, alors que de 1919 à 1939, le nombre de perturbateurs doublait celui des non-perturbateurs, ce qui peut, ajouté aux autres faits que nous allons présenter, indiquer un changement idéologique contrastant avec l'effervescence nationaliste d'avant-guerre. Non seulement trouvons-nous autant de non-perturbateurs que de perturbateurs, mais nous décelons plus de perturbateurs positifs et adjuvants, surtout entre les années cinquante et soixante, que dans les années 1919–1939. Ce phénomène correspond bien à l'éveil dont nous avons parlé ci-haut et à ce que Dumont condense dans l'image suivante : « Le vieux nationalisme marque le pas. »<sup>13</sup> Ceci nous donnera en particulier un certain nombre de romans inspirés par la guerre où les personnages anglophones sont décrits sans agressivité et deviennent même adjuvants comme dans *Les Chasseurs d'ombres* de Maurice Gagnon (1959). La guerre, l'industrialisation et l'urbanisation accélérées ont ébranlé les esprits qui cherchent de nouvelles voies. Période de la Faculté des sciences sociales de Laval, de la Commission Parent, de *Cité libre*, autant d'éléments indicatifs de la recherche, chez les intellectuels les plus dynamiques, d'une pensée sociale, économique, éducative. Cette génération, « en lutte permanente pour faire valoir des idées plus progressistes », rejette l'ancien nationalisme et considère que le nationalisme et surtout le séparatisme « risquent d'étouffer le progrès du Québec ».<sup>14</sup>

Cette ouverture à l'étranger des années cinquante fait sentir ses effets même durant les années soixante alors que les romanciers caricaturent moins l'étranger et le présentent plus souvent comme adjuvant — surtout si nous comparons avec la période 1919–1939. Mais il n'en reste pas moins qu'avec la

---

12. Fernand DUMONT, « Vie intellectuelle et société depuis 1945 : la recherche d'une nouvelle conscience », dans : Pierre DE GRANDPRÉ, *Histoire de la littérature française au Québec*, III, p. 17.

13. *Id.*, p. 19.

14. Richard JONES, « La remise en question (1939–1960) », dans : J. HAMELIN (dir.), *Histoire du Québec*, Saint-Hyacinthe, Édisem, 1976, p. 497.

remontée du nationalisme depuis les années soixante, le personnage anglophone se voit attribuer, comme dans la période intense des années vingt et trente, une image physique et morale négative et rejeter dans l'opposition, surtout depuis 1965 avec l'apparition du *Couteau sur la table* de Jacques Godbout et de *Prochain épisode* de Hubert Aquin. Faudrait-il même voir une coïncidence entre la structuration politique des forces nationalistes depuis le R.I.N. en 1960 au Parti québécois en 1968, partis très liés aux intellectuels dans leurs débuts, et un accroissement des étrangers perturbateurs opposants observés statistiquement de 1969 à 1974? Cette contestation trouve bien son expression dans le roman d'André Langevin, *L'Élan d'Amérique* (1972), qui se réfère à l'exploitation par les anglophones de nos richesses naturelles et à l'occupation de Montréal par l'armée en 1970 : « Ils ont pris nos terres, la forêt. Maintenant ils prennent la ville... Avec l'armée, des mitrailleuses, des tanks. » (P. 198.)

Si les tendances observées dans l'analyse des personnages romanesques étrangers semblent trouver leur explication dans l'évolution idéologique des intellectuels du Québec qui font du roman un instrument de propagande, surtout avant la deuxième guerre, ou un moyen d'engagement depuis les années soixante, il subsiste des questions dans la description de la femme anglophone quasi toujours décrite comme physiquement attrayante ou séduisante, avant et après 1960. Ajoutons que c'est le cas, depuis 1960 en particulier, des Françaises, des Juives et de nombreuses étrangères.

Peut-être pourrions-nous trouver des raisons qui relèveraient de la psychanalyse : projection de ses phantasmes érotiques sur les femmes étrangères plutôt que sur les Québécoises longtemps identifiées à la mère plutôt qu'à l'amante,<sup>15</sup> image de la femme tentatrice, attrait exotique de l'étrangère, mais ce n'est pas ici notre propos. Dans une perspective idéologique nous pourrions comprendre l'attrait pour les Françaises en majorité sympathiques et même pour les Juives, comme dans *Ethel et le terroriste* de Claude Jasmin, alors qu'il s'agirait pour certains critiques d'un processus d'identification à un groupe minoritaire. Mais pour la femme anglophone? Avant 1960, les romanciers semblaient vouloir faire de la femme anglophone une poupée, superficielle, lascive, qui pouvait attirer le jeune Canadien français vers un monde fascinant mais matérialiste, vide de valeurs spirituelles, celui des Anglais, des Américains. Pour après 1960, et peut-être pour avant, Jacques Godbout nous fournit une clef. La belle Patricia, à la fois Juive et anglophone, représente le monde anglophone :

« Patricia est un peu ce clinquant, cet univers de parvenus, ce chrome qui parle anglais, ce factive. C'est toute une race d'Américains — et de Canadiens anglais — qui accorde autant d'importance à un musée de l'automobile qu'au Parthénon [...] Patricia, c'est mon côté faible, ma mare, le moyen terme par lequel j'entre en contact charnel avec les cent quatre-vingt-dix millions d'individus qui m'entourent. » (Pp. 27-28.)

15. Voir : Pierre MAHEU, « L'Œdipe colonial », *Parti pris*, 9-10-11, été 1964, pp. 19-20; Jean LEMOYNE, *Convergences*, Montréal, Éditions HMH, p. 105.

Madeleine, une autre femme, figure le monde francophone, le Québec: «... Madeleine, elle, était ce pays conquis que je retrouvais lentement, calmement» (p. 105). Les belles séductrices anglophones pourraient représenter, aussi, symboliquement, la séduction de l'Amérique anglophone, attirance consciente ou peut-être inconsciente. C'est une question ouverte qui demanderait un approfondissement.

Comme nous l'avons indiqué au début, notre recherche embrassait un corpus très vaste et ne pouvait et ne voulait que retenir des grandes orientations, des grandes tendances, que voir la question de l'étranger dans son ensemble. D'autres projets, touchant à des groupes plus limités, pourront être entrepris. Plusieurs, d'ailleurs, l'ont déjà été. Nous pourrions compléter notre travail seulement lorsque nous établirons des comparaisons avec des littératures d'autres pays ayant déjà été soumis politiquement à une puissance dominante ou qui le sont encore économiquement. On évaluera avec plus de certitude l'ampleur et les caractéristiques propres du phénomène étranger dans notre littérature. Déjà nous prenons conscience de l'importance et de l'impact d'un groupe en particulier, l'anglophone, de la séduction qu'il exerce et de la raison majeure de cet impact dans l'imaginaire québécois: la domination à caractère économique.

Antoine SIROIS

*Faculté des arts,  
Université de Sherbrooke.*

#### ROMANS AVEC ÉTRANGERS PERTURBATEURS, 1919-1974

(Auteurs nés au Québec)

- 1919 Damase POTVIN, *L'Appel de la terre*, Québec, L'Événement.  
Ernest CHOUINARD, *Sur terre et sur mer*, Québec, s.é.
- 1920
- 1921
- 1922 Jean-Charles HARVEY, *Marcel Faure*, Montmagny, Imprimerie de Montmagny.  
Lionel GROULX, *L'Appel de la race*, Montréal, L'Action française. (Référence: 3<sup>e</sup> édition, 1923.)
- 1923 Ernest CHOUINARD, *L'Œil du phare*, Québec, Le Soleil.  
Ubaldo PAQUIN, *Jules Faubert, roi du papier*, Montréal, Pierre-R. Bisailon.  
N.-M. MATHÉ, *Ma cousine Mandine*, Montréal, Édouard Garand.
- 1924 Jean FÉRON, *Fierté de race*, Montréal, Édouard Garand.



- 1925 Joseph CLOUTIER, *L'Erreur de Pierre Giroir*, Québec, Le Soleil.  
 Harry BERNARD, *La Terre vivante*, Montréal, L'Action française.  
 Damase POTVIN, *Le Français*, Montréal, Édouard Garand.  
 Laure CONAN, *La Sève immortelle*, Montréal, L'Action française.
- 1926 Arsène GOYETTE, *L'Ineffaçable souillure*, Sherbrooke, La Tribune.  
 Jean FÉRON, *La Métisse*, Montréal, Édouard Garand.
- 1927 Jean FÉRON, *La Besace de haine*, Montréal, Édouard Garand.
- 1928
- 1929 Jean-F. SIMON, *Deux du Vingt-deuxième bataillon*, Montréal, Imprimerie De La Salle.
- 1930 Pierre DUPUY, *André Laurence, Canadien-Français*, Paris, Plon.
- 1931 Éva SÉNÉCAL, *Dans les ombres*, Montréal, Albert Lévesque.
- 1932 Eugénie CHENEL, *La Terre se venge*, Montréal, Édouard Garand.  
 Lionel GROULX, *Au Cap Blomidon*, Montréal, Granger.
- 1933 Michelle LE NORMAND, *Le Nom dans le bronze*, Montréal, Le Devoir.  
 Marie-Rose TURCOT, *Un de Jasper*, Montréal, Albert Lévesque.
- 1934 Jean-Charles HARVEY, *Les Demi-civilisés*, Montréal, Totem.  
 Damase POTVIN, *La Rivière-à-Mars*, Montréal, Totem.
- 1935
- 1936
- 1937 Damase POTVIN, *Peter McLeod*, Québec, chez l'auteur.  
 Félix-Antoine SAVARD, *Menaud, maître-draveur*, Québec, Librairie Garneau.
- 1938 Raymond DOUVILLE, *Aaron Hart*, Trois-Rivières, Bien public.  
 Léo-Paul DESROSIERS, *Les Engagés du Grand-Portage*, Paris, Gallimard.  
 RINGUET, *Trente arpents*, Paris, Gallimard.
- 1939
- 1940 A.B. FLOURDE, *L'Amour et l'épreuve*, Montréal, Valiquette.
- 1941 C.-H. BEAUPRÉ, *Les Beaux jours viendront*, Québec, Presses sociales.  
 Léo-Paul DESROSIERS, *Les Opiniâtres*, Montréal, Le Devoir.
- 1942 Rex DESMARCHAIS, *La Chesnaie*, Montréal, L'Arbre.
- 1943
- 1944 François HERTEL, *Anatole Laplante*, Montréal, L'Arbre.  
 Adrienne MAILLET, *Un Enlèvement*, Montréal, Pascal.
- 1945 Hervé BIRON, *Poudre d'or*, Montréal, Pilon.
- 1946 Jean BLANCHET, *Les Feux s'animent*, Montréal, Fides.  
 Adrienne MAILLET, *Amour tenace*, Montréal, Lévrier.
- 1947 Jean-M. CARETTE, *Zirka, immigrante inconnue*, Montréal, Brousseau.
- 1948 Adrienne CHOQUETTE, *La Coupe vide*, Montréal, Fernand Pilon.  
 Adrienne MAILLET, *De gré ou de force*, Montréal, L'Arbre.  
 Jean-Jules RICHARD, *Neuf jours de haine*, Montréal, L'Arbre.  
 Roger LEMELIN, *Les Plouffe*, Québec, Bélisle.
- 1949
- 1950 Charlotte SAVARY, *Isabelle de Frêneuse*, Québec, Institut littéraire de Québec (I.L.Q.).

- 1951 Charlotte SAVARY, *Et la lumière fut*, Québec, I.L.Q.  
Yves THÉRIAULT, *Les Vendeurs du temple*, Québec, I.L.Q.; *Les Dompteurs d'ours*, Montréal, Cercle du Livre de France (C.L.F.).
- 1952 Roger LEMELIN, *Pierre le Magnifique*, Québec, I.L.Q.
- 1953
- 1954 J. VAILLANCOURT, *Les Canadiens errants*, Montréal, C.L.F.  
Michel DUPUY, *La Source et le feu*, Montréal, Péladeau.
- 1955
- 1956 Maurice GAGNON, *L'Échéance*, Montréal, C.L.F.  
Jean SIMARD, *Mon fils pourtant heureux*, Montréal, C.L.F.
- 1957 Robert ÉLIE, *Il suffit d'un jour*, Montréal, Beauchemin.  
Paule DAVELUY, *Chérie Martin*, Montréal, L'Atelier.
- 1958 Gérard BESSETTE, *La Bagarre*, Montréal, C.L.F.
- 1959 Marie-Claire BLAIS, *La Belle bête*, Québec, I.L.Q.  
René CHICOINE, *Carrefour des hasards*, Montréal, C.L.F.  
Léo-Paul DESROSIERS, *Les Angoisses et les tourments*, Montréal, Fides.  
Maurice GAGNON, *Chasseurs d'ombres*, Montréal, C.L.F.  
Pierre GÉLINAS, *Les Vivants, les morts et les autres*, Montréal, C.L.F.  
Jean SIMARD, *Les Sentiers de la nuit*, Montréal, C.L.F.
- 1960 Maurice GAGNON, *Entre tes mains*, Montréal, C.L.F. (*Les Chirurgiennes*).  
Claude JASMIN, *La Corde au cou*, Montréal, C.L.F.  
Robert DE ROQUEBRUNE, *La Seigneuresse*, Montréal, Fides.
- 1961 Réal BENOIT, *Rhum-Soda*, Montréal, HMH.  
Gérard BESSETTE, *Les Pédagogues*, Montréal, C.L.F.  
Léa PÉTRIN, *Tuez le traducteur*, Montréal, Déom.  
Charlotte SAVARY, *Le Député*, Montréal, Jour.  
Yves THÉRIAULT, *Amour au goût de mer*, Montréal, Beauchesne.
- 1962 Jacques GODBOUT, *L'Aquarium*, Paris, Seuil.
- 1963 Louis BILODEAU, *Belle et grave*, Montréal, Beauchemin.  
Claude MATHIEU, *Simone en déroute*, Montréal, C.L.F.  
Claire MONDAT, *Poupée*, Montréal, Jour.
- 1964 Claude JASMIN, *Ethel et le terroriste*, Montréal, Déom.  
Andrée MAILLET, *Les Remparts de Québec*, Montréal, Jour.
- 1965 Hubert AQUIN, *Prochain épisode*, Montréal, C.L.F.  
Jacques FERRON, *La Nuit*, Montréal, Éd. PP.  
Jacques GODBOUT, *Le Couteau sur la table*, Paris, Seuil.  
André LAURENDEAU, *Une Vie d'enfer*, Montréal, HMH.  
Wilfrid LEMOINE, *Le Funambule*, Montréal, C.L.F.  
Yvette NAUBERT, *La Dormeuse éveillée*, Montréal, C.L.F.
- 1966 Pierre DE GRANDPRÉ, *La Patience des justes*, Montréal, C.L.F.  
Jean-Guy PILON, *Solange*, Montréal, Jour.
- 1967 Réjean DUCHARME, *Le Nez qui voque*, Paris, Gallimard.
- 1968 Roch CARRIER, *La Guerre, yes sir!*, Montréal, Jour.  
Hubert AQUIN, *Trou de mémoire*, Montréal, C.L.F.
- 1969 Roch CARRIER, *Floralie où es-tu?*, Montréal, Jour.  
Gilbert CHOQUETTE, *La Défaillance*, Montréal, Beauchemin.

- Marcel GODIN, *Ma Dent contre Dieu*, Paris, Laffont.  
 Michèle MAILHOT, *Le Fou de la reine*, Montréal, Jour.
- 1970 Roch CARRIER, *Il est par là le soleil*, Montréal, Jour.  
 Anne HÉBERT, *Kamouraska*, Paris, Seuil.  
 Jacques LAMARCHE, *Le Royaume détraqué*, Montréal, C.L.F.  
 Yves THÉRIAULT, *Cul-de-sac*, Québec, I.L.Q.  
 Adrien THÉRIO, *Un Païen chez les pingouins*, Montréal, C.L.F.
- 1971 Gérard BESSETTE, *Le Cycle*, Montréal, Jour.  
 Marcel GODIN, *Danka*, Montréal, L'Actuelle.
- 1972 Claude CARRIER, *Le Refus d'être*, Montréal, Beauchemin.  
 Yvette NAUBERT, *Les Pierrefendre*, Montréal, C.L.F.  
 André LANGEVIN, *L'Élan d'Amérique*, Montréal, C.L.F.  
 Victor-Lévy BEAULIEU, *Un Rêve québécois*, Montréal, Jour.  
 Yves THÉRIAULT, *La Passe-au-Crachin*, Montréal, René Ferron.
- 1973 André BROCHU, *Adéodat I*, Montréal, Jour.  
 Roch CARRIER, *Les Deux millièmes étage*, Montréal, Jour.  
 Claude JASMIN, *Pointe-Calumet*, Montréal, La Presse.  
 Michelle GUÉRIN, *Le Sentier de la louve*, Montréal, C.L.F.  
 Jacques LAMARCHE, *La Dynastie des Lanthier*, Montréal, C.L.F.  
 Gilles MARCOTTE, *Un Voyage*, Montréal, HMH.  
 Jean-Jules RICHARD, *Centre-ville*, Montréal, L'Actuelle.
- 1974 Guy-Marc FOURNIER, *L'Arche*, Montréal, C.L.F.  
 Raymond PLANTE, *La Débarque*, Montréal, L'Actuelle.  
 André MAJOR, *L'Épouvantail*, Montréal, Jour.  
 Paul VILLENEUVE, *Johnny Bungalow*, Montréal, Jour.  
 Roger FOURNIER, *Moi, mon corps, mon âme*, Montréal, Montréal, La Presse.